Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

L' Espion Chinois: Ou, L'Envoye Secret De la Cour de Pekin, Pour examiner l'Etat présent de l'Europe

Traduit du Chinois

Goudar, Ange

A Cologne, 1764

Lettre LXXVII. Le Même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin.

urn:nbn:de:gbv:45:1-9392

Visual Library

LETTRE LXXVII.

Le Même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

LE Chevalier, qui m'avoit promis depuis long-tems de m'introduire dans une ſociété de beaux eſprits de Paris ; me préſenta en dernier lieu chez un homme de lettres, où s'aſſemblent ordinairement des ſavans, la plûpart auteurs, ou qui ont envie de l'être. La compagnie étoit mêlée. Je remarquai, qu'il y avoit autant d'hommes de lettres, que de femmes ſavantes ; car il n'en eſt pas en Europe comme dans notre Aſie, où nos dames renfermées dans leur ménage ne peuvent ſe diſtinguer que par les vertus domeſtiques : ici elles ont la permiſſion d'aſpirer aux premieres places de la république des lettres, & de faire aſſaut de génie avec l'autre ſexe.

Nous nous rangeâmes le Chevalier & moi dans cette aſſemblée, de maniere que nous pouvions entendre tout ce qui s'y diſoit,

disoit, sans qu'on pût faire beacoup d'attention à nous.

Je m'attendois à une conversation distinguée, & je préparois d'avance mon esprit à recevoir les différentes impressions des traits brillans dont j'allois devenir l'admirateur; mais au-lieu de ceux-ci, l'assemblée ne s'entretint que de choses ordinaires exprimées en termes communs, & en phrases assez triviales.

Après que ces gens à talens eurent parlé pendant une heure sans rien dire: Monsieur, dis-je, à mon conducteur; sont-ce-là vos grands esprits! à ce qu'il me paroît, le tître de beau génie ici n'est pas cher; on peut l'être à un prix raisonable: il me semble qu'il ne tiendroit qu'à moi de le devenir.

Comme le Chevalier connoissoit presque tous ces gens de lettres de l'un & de l'autre sexe, je n'eus pas besoin de m'addresser à d'autres qu'à lui pour m'en former une idée. Monsieur, lui dis-je, qui est cette dame, qui a le visage long & les yeux assez beaux? C'est, me dit-il, la princesse de R-b-c: elle protége les arts liriques, la musique, la dé lamation, & à cause de cela elle passe pour une espéce d'auteur; car à Paris la protection tient

lieu de compoſition. Il me ſemble, repris-je, que cette princeſſe n'eſt pas trop bien placée dans cette compagnie ; cela eſt vrai, reprit-il ; mais nos femmes de la premiere qualité s'imaginent que la fréquentation des gens à talents, les fait paſſer dans le monde pour en avoir ; ce qui fait qu'elles ſe dégradent ſouvent par la ſociété des gens les plus vils. Celle-ci eſt toujours fourée parmi les comédiennes, les acteurs, & les chanteurs ; gens qu'on ne devroit voir que ſur le théatre ; mais qu'elle voit chez elle ; ce qui fait dire ici aux eſprits malins, qu'elle paſſe avec eux les bornes de la repréſentation.

Qu'elle eſt cette jeune dame, continuai-je, qui eſt à côté de la princeſſe ? C'eſt une femme de condition qui a eu le malheur de faire un madrigal que les connoiſſeurs ont trouvé bon ; & depuis ce tems-là la tête lui a tourné : elle croit ſurpaſſer en poëſie, tout ce que l'antiquité a produit de plus célébre. Sa converſation, ſes diſcours, ſa correſpondance, ſont en vers : elle n'écrit aujourd'hui à ſes amans qu'en forme de bouts rimés : ce qui les déſeſpere : car au lieu de vers ambigus, ils voudroient d'elle une proſe claire.

Pouvez-

Pouvez-vous me dire quelle eſt cette troiſieme qui eſt aſſiſe tout auprès ; c'eſt-à-dire, quel eſt ſon genre de littérature ? Elle eſt profonde, reprit-il, dans la ſcience abſtraite des hiſtoriettes galantes. Elle a aquis la réputation de bel eſprit dans le monde par la compoſition d'un Roman manuſcrit ; mais elle eſt à la veille de détromper le public ; car elle va le faire imprimer.

Et cette quatrieme, qui eſt près du maître du logis, lui dis-je, qui a l'air ſi penſif ; qui eſt elle ? C'eſt une femme, me répondit-il, qui a donné dans le Grec ; car nos dames ici ſe piquent d'en ſavoir plus que les hommes : celle-ci eſt poſſédée du démon d'Homere, & elle menace le public d'en donner une nouvelle traduction ; c'eſt pour cela qu'elle a étudié le Grec ; mais elle a oublié d'apprendre le Latin, & le François.

Paſſons aux Cavaliers, interrompis-je ; car je ne ſuis pas fort ſatisfait de vos dames littéraires. Quel eſt cet homme penſif & réveur qui eſt vis-à-vis de nous ? C'eſt un homme, me répondit le Chevalier, qui doit avoir du génie ; car il a fait l'Eſprit *, mais cet eſprit lui a fait perdre

* Un livre qui porte ce titre.

le jugement : on l'a persécuté à outrance : le gouvernement a établi un conseil pour le juger. Ses amis lui conseillerent de se déclarer contre des juges ignorans, qui à cause de cela étoient hors d'état de faire le procès à l'esprit ; mais il s'est trouvé, malgré les loix du savoir, que l'auteur est financier, & que contre toutes les régles de la littérature, il a quatre-vingt-mille-livres de rente : or il est décidé en France qu'il n'y a point d'esprit qui vaille ce revenu-là. Il fut obligé de faire amende-honorable ; & d'avouer devant un grand tribunal que son esprit n'avoit pas le sens commun ; & par-là il se sépara de lui-même juridiquement.

Qui est cet autre Cavalier qui est tout près de lui ! C'est encore un auteur, me dit-il. Celui-ci fit jadis une tragédie appellée Denis le Tiran qui eut quelque succès. Cette piéce le détermina à écrire. Depuis cette tirannie en vers, il a donné plusieurs tirannies en prose : & aujourd'hui il tirannise tous les mois le public par une Brochure tirannique. Voilà un écrivain bien tiran, lui dis-je ; je défie que son Denis le soit d'avantage.

Mais qui est ce petit homme froid & suffisant, & qui a l'air d'un sot, ici vis-

à-vis

à-vis de nous à notre gauche? C'eſt, me répondit-il, un miſérable écrivain, dont les ouvrages ſont auſſi inſipides que la figure. Il a écrit l'hiſtoire des Rois de Rome avec une puérilité incompatible avec la grandeur de ces premiers fondateurs des maîtres du Monde. Depuis qu'il a fait fortune, il ne donne que des piéces fugitives auſſi froides que ſes Rois. Il s'eſt fait concierge des nouvelles politiques; il a la clef des gazettes étrangeres: les Hollandois ne ſauroient faire entrer leurs menſonges périodiques en France, ſans lui en demander la permiſſion. Il tient ce droit de la Cour, car ce gouvernement met tout en parti. Il y aura bientôt chez nous un privilége pour le débit des chanſons, & des vaudevilles.

Quel eſt cet auteur qui eſt aſſis derriere tous les autres? Ce n'eſt pas un auteur, me dit-il, c'eſt un journaliſte. He, qu'eſt-ce que c'eſt qu'un journaliſte? C'eſt un homme qui penſe après les auteurs, & qui imprime à la ſuite des imprimeurs. Le ſavoir, & l'eſprit ne ſont pas néceſſaires pour faire un journal; il ne faut que des livres nouvellement ſortis de la preſſe. Celui que vous-voïez-là eſt un miſérable

compilateur, qui donne une misérable feuille littéraire.

LETTRE LXXVIII.

Le Même, au Mandarin Cotao-yu-se, *Censeur de l'Empire, à Pékin.*

De Paris.

TOUT le monde ici parle morale; mais il y a fort peu de gens qui aient des mœurs. On voit tout plein d'hommes à Paris qui disputent continuellement sur des choses qu'ils ne croient point, & font paroître un grand zele pour des maximes qu'ils ne pratiquent pas. Les libertins surtout font beaucoup de bruit, & se répandent le plus en raisonnemens moraux. C'est un ton maintenant de parler vertu. La morale en France est à la mode comme les Romans. Il faut qu'un homme du bel air soit instruit de cette partie du savoir; & qu'il puisse tenir tête dans l'occasion aux docteurs de cette science.

Mais cette mode ne se borne pas à l'emphase du raisonnement : la morale ici est d'une toute autre utilité. Elle sert elle-même